

Sophie Rolland-Manas

Du savoir au joint de la vie *

Dès les prémices et l'ouverture du séminaire, j'ai choisi d'orienter mes questions autour de la vie. J'en étais bien encombrée, plus exactement, encombrée de l'idée de la vie. En effet, la vie, si énigmatique, si réelle, liée plutôt à l'éprouvé, au senti, comment en parler, qu'en dire ? C'est avec l'apport des différents discours des invités, des interventions des collègues psychanalystes qui se sont conjugués au fur et à mesure des séances et avec les élaborations dans notre cartel que l'encombrement s'est quelque peu dissipé et surtout que la question du savoir, celui propre au discours analytique, est venue s'articuler à celle de la vie. C'est par là que j'ai attrapé les choses et ce qui fera le fil de mon propos.

Première ponctuation

Avec ces trois noms d'un réel, la vie, le sexe et la mort, selon les discours, je partirai de ce qui s'est révélé en filigrane au détour des différentes interventions et des dialogues qui est la marque à chaque fois du décalage avec le discours généralisant qui voudrait que la vie soit une simple quête du bonheur.

En effet, l'humanité, l'homme, si vous voulez, c'est celui qui veut être heureux et ne veut pas savoir la castration, celle qui le constitue d'origine comme sujet divisé. Pas plus l'humanité ne veut savoir le dire de Freud déduit par Lacan qu'il n'y a pas de rapport sexuel et qu'il y a un impossible. En somme, « une humanité pour qui le savoir n'est pas fait puisqu'elle ne le désire pas ¹ ». Elle est plutôt embarquée dans une quête du bonheur et de l'espérance.

*  Intervention au séminaire Champ lacanien, « La vie, le sexe et la mort, selon les discours », le 11 juin 2026 à Paris.

1.  J. Lacan, « Note italienne », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 308.

Au cours de son enseignement, Lacan pointe régulièrement la part jouée par l'ignorance dans les malheurs de notre histoire, à entendre dans ses deux sens, de subjective et de civilisation. Il la nomme quand la question des conséquences se pose, qu'elles relèvent des champs de l'Histoire ou de la cure. Aussi qualifie-t-il l'ignorance d'« indécrotable ² ». Nous pouvons avancer, je crois, que la désignant ainsi, il vise le sujet qui se complaît dans sa position de « je n'en veux rien savoir », qui y reste passionné.

Lacan y insiste et va plus loin en disant que l'ignorance est « une voie où l'être se forme ³ ». Ainsi, il fait entendre que l'ignorance participe de l'être du sujet et, par conséquent, qu'elle est à prendre en compte. C'est ainsi qu'en 1954, il révèle qu'un des devoirs de l'analyste est qu'il « ne doit pas méconnaître [...] le pouvoir d'accession à l'être de la dimension de l'ignorance ⁴ ». Lacan met ainsi l'ignorance, sous son aspect de méconnaissance, aussi bien du côté du sujet que de celui de l'analyste.

C'est dans cette perspective qu'il indique quelques éléments dans la conduite de la cure, l'analyste « doit engager l'analysant dans une opération dialectique, non pas lui dire qu'il se trompe puisqu'il est forcément dans l'erreur, mais lui montrer qu'il parle mal, c'est-à-dire qu'il parle sans savoir, comme un ignorant, car ce sont les voies de son erreur qui comptent ⁵ ».

Ainsi, se détacher de ce fameux bonheur après lequel court l'humanité lié au « je n'en veux rien savoir » (j'ajoute de la jouissance perdue et de l'entrée dans le langage) et qui prône collectivement en 1968 le droit de « jouir sans entrave » et où « il est interdit d'interdire », c'est peut-être une chose qui peut s'élaborer dans le champ de la psychanalyse, que ce soit dans l'expérience même ou dans les textes et les contributions de quelques autres, psychanalystes, philosophes, artistes, écrivains, poètes... Nous avons les œuvres de Freud et de Lacan mais aussi celles de la littérature, de l'art, du cinéma, du théâtre. Et comme nous l'avons entendu dans les échanges avec les invités de ces autres champs, je dirai que certaines œuvres laissent percer quelques aspérités du réel de ce « ternaire », nommé ainsi par Sidi Askofaré ⁶, vie, sexe, mort.

2.  J. Lacan, « Mise en question du psychanalyste », *Ornicar ?*, hors-série, Paris, Navarin, 2021, p. 101.

3.  J. Lacan, « Variantes de la cure-type », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 358.

4.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 306.

5.  *Ibid.*

6.  S. Askofaré, « VSM : un autre ternaire pour la psychanalyse ? », intervention dans le cadre de ce même séminaire, le 18 décembre 2025, publiée dans le *Mensuel*, n° 193, Paris, EPFCL, février 2026, p. 47-59.

Prendre en compte le réel en jeu peut ainsi permettre de sortir de la jouissance dirons-nous « pépère », du mirage de l'amour, du blabla, de l'illusion comme Nathalie Dollez ⁷ l'a évoqué et consentir à l'impossible du rapport entre les sexes. En effet, le bon ordre, le bonheur ne veut rien savoir de l'insupportable du réel.

Deuxième ponctuation

En octobre 1972, lors de sa conférence à l'université catholique de Louvain, Lacan lance sa formule devenue fameuse et plusieurs fois citée au cours des séances du séminaire : « La mort est du domaine de la foi ⁸. » Face aux étudiants incrédules, il ajoute que c'est là une condition nécessaire pour supporter la vie.

Si « la vie est ce qui nous est commun avec les petits animaux ⁹ », avec tout ce vivant, à savoir que nous nous reproduisons, cela ne nous est d'aucun recours pour nous orienter dans l'existence et nous indiquer comment faire avec nos partenaires. En effet, si le règne végétal et animal constitue le monde, l'humain, qui est un être parlant, n'a accès au monde que par la médiation du langage. Il ne peut s'extraire de ce bain langagier même s'il reste silencieux. Le langage nous permet de penser notre monde, d'ailleurs, les progrès de l'humanité en témoignent, aussi bien que les impasses civilisationnelles.

Mais ce gain de savoir propre aux parlêtres ne se fait pas sans pertes : perte de l'instinct qui régule les conduites sociales des animaux, perte inhérente à l'inadéquation du langage pour rendre compte du sentiment de la vie. Nous sommes des animaux dénaturés, encombrés. Chargés de souvenirs, mais également d'angoisse, nous éprouvons, dans le corps, l'expérience d'un désarrimage des signifiants et des affects. Dans ces circonstances, la conscience d'exister se fait douloureuse, comme Ghislaine Delahaye ¹⁰ vient de nous en parler.

Entre vie et langage, ça ne s'accorde pas vraiment, il y a un *gap*. Ainsi, il ne suffit pas d'être vivant pour éprouver le sentiment de la vie. Et même pire, épingle Lacan, « nous sommes encombrés par exemple de l'idée de la

7.  Voir N. Dollez, « La désillusion du discours amoureux », dans ce même numéro.

8.  J. Lacan, « La conférence de Louvain », *La Cause du désir, Revue de psychanalyse*, n° 96, juin 2017, p. 11.

9.  *Ibid.*, p. 12.

10.  G. Delahaye, « D'un ternaire vie, sexe et mort, et de quelques affects qu'il suscite chez les parlêtres », dans ce même numéro.

vie ¹¹ » et il va jusqu'à la considérer comme « parasite ¹² ». Faut-il entendre par là que nous sommes tourmentés par l'angoisse de mort ? Que vie et mort s'opposent ? Contrairement au préjugé commun, la subversion freudienne n'indique pas que nous souffrons d'une angoisse de mort, mais plutôt que nous avons affaire à une angoisse de castration. L'angoisse de castration est une conséquence de l'inadéquation du langage à traiter le réel.

En fin de compte, plus d'instinct, pas de programme préétabli pour border l'angoisse de vivre. Cela peut avoir pour conséquence les malaises de la vie dont nous a parlé David Bernard ¹³.

Comment alors supporter de vivre ? La réponse se situe du côté de la mort puisque ça serait en nous imaginant mortel qu'elle se supporte. La vie a une finitude et c'est cela qui la rend supportable. Dans sa conférence, Lacan évoque une patiente qui a rêvé que « l'existence rejaillirait toujours d'elle-même, une infinité de vies se succédant à elles-mêmes sans fin possible, elle s'est réveillée presque folle ¹⁴ ». Nous pouvons dire que ce rêve est la culmination de l'angoisse de vie. Quand bien même il nous est impossible d'expérimenter notre propre disparition, croire en la mort peut faire supporter la vie. En fait, c'est la conscience de sa finitude qui confère à la vie toute sa valeur. Ainsi, l'idée même de la mort, en nous rappelant cette limite, rend l'existence plus supportable.

Troisième ponctuation

Avec la finitude, l'arrêt, « l'éphémère » dont Nicolas Bendrihen ¹⁵ nous a parlé, la question de la vie peut alors prendre une nouvelle dimension. Consentir qu'il y a de l'impossible, que chacun est soumis à la castration et que le langage est toujours inadéquat, c'est l'enjeu d'une psychanalyse.

En centrant la psychanalyse sur le défaut de la langue à rendre compte de la différence sexuelle, et bien loin de s'affliger de ce ratage, ça ouvre la voie à un rapport au vivant qui est désarrimé du sens commun. Les noms de la réponse à ce défaut pourraient être invention, poésie, écriture ou d'autres encore, et l'affect qui en témoignerait serait plutôt du côté de l'enthousiasme que de l'ennui ou de la morosité.

11.  J. Lacan, « Intervention aux Journées des Cartels de l'École freudienne de Paris », *Lettres de l'École freudienne*, n° 18, 1976, p. 268.

12.  *Ibid.*

13.  D. Bernard, « Malaises de la vie », intervention dans le cadre de ce même séminaire, le 18 décembre 2025, publié dans le *Mensuel*, n° 193, Paris, EPFCL, février 2026, p. 61-69.

14.  J. Lacan, « La conférence de Louvain », art. cit., p. 11.

15.  Voir N. Bendrihen, « Éphémère destinée », dans ce même numéro.

Pourtant, c'est la dépression qui est l'affect contemporain le plus répandu, conséquence de la science qui ne connaît le sujet que comme réduit au fonctionnement, sans particularité, coupé du sentiment même d'exister. L'exigence moderne de transparence intégrale fait apparaître, dans une inversion paradoxale, la psychanalyse comme le refuge de la discrétion. L'usage du langage qu'elle promeut n'est pas de tout dire, au contraire, les heurts et les trébuchements lui conviennent. C'est plutôt un juste mi-dire qui y est requis, avec une certaine joie qui s'en éprouve et qui permet, me semble-t-il, de conjoindre le savoir à la vie. Et peut-être alors de donner un léger goût de vivre !